

**CRITIQUE, opéra. ROUEN,
Théâtre des Arts, le 27
janvier 2026. WAGNER : Le
Vaisseau Fantôme. A. Duhamel,
G. Shkarupa, S. Aalto... Marie-
Eve SIGNEYROLE / Ben
GLASSBERG**

« *Der frist ist um* »... Un froid tenace fige l'atmosphère. Pour ce nouvel *opus* wagnérien rouennais, l'appel du « *Vaisseau Fantôme* » qui s'annonce à bien des attrait : un *casting* vocal d'exception, dont la prise du rôle-titre par l'intrépide baryton Alexandre Duhamel, « *Les adieux* » annoncés de Ben Glassberg au poste de directeur musical du Théâtre des Arts et, une mise en scène engagée de Marie-Ève Signeyrole à découvrir.



Naufrage de migrants à Bayreuth sur Seine Rouen

Avec son parcours d'auteure cinéaste, la metteuse en scène Marie-Ève Signeyrole a radicalement transformé l'œuvre de **Richard Wagner** en un manifeste social lié à l'exil... Jadis symbole de légende, d'ombres tutélaires, de héros romantiques et de salut, *Le Hollandais volant* converti en passeur de migrants exhibe ici une lecture contemporaine discutable de cet opéra. Une barge de migrants en péril jauge le public. Sans amoindrir la mise en œuvre complexe de ce choix et l'esthétique soignée alléchante du projet, cette vision surréaliste éclabousse mal à propos l'orchestre. Filmée et projetée sur écran, elle provoque une distorsion du lieu à l'aide de flots marins écrasants donnant une illusion de tangage et d'étouffement. Dans ce climat de forte pression, un petit groupe de figurants actifs à cette submersion, chanteurs du **Chœur Accentus** et du **Chœur de l'Opéra Normandie Rouen**

vivent la noyade en *live* : cris, hurlements, écartèlement de l'embarcation, grincements de cordes, effusions déchirantes, visages déformés, chocs divers, jusqu'aux mimes excessifs de vomissements. Une théâtralité aléatoire et bruyante qui brouille l'attention et impose un déséquilibre sonore navrant entre l'orchestre et la scène.

Par contraste, la scénographie sobre et crédible de **Fabien Teigné** évolue dans une noirceur soutenue afin de concentrer ses lumières sur les artistes, et une estrade de bois noir amovible extensible qui représente chaque lieu de vie : bateau divers, maison de Daland, place de village, etc. Seule, au pied du ponton, une petite flaque d'eau évoque l'océan. Le monde parallèle de migrants s'infiltré là par touches symboliques, mais marque encore un décalage musical certain avec le livret : cadavre échoué, fillette seule à l'arrêt, ou détails anodins sans réelle connexion avec l'action en cours, etc.



Ben Glassberg, la respiration onirique du drame

Après un début précipité et confus de l'*Ouverture*, **Ben Glassberg** s'emploie à apaiser la tenue de sa phalange. Il mène sa propre barque en dépit du fracas scénique. Rien n'affecte l'inspiration et l'ascendant de ce très bon directeur musical sur l'**Orchestre de l'Opéra Normandie Rouen**. Dans l'ensemble, malgré une acoustique un peu *soft* de ce théâtre moyen pour du Wagner, l'audace de cette formation cadrée avec discernement tisse une palette de couleurs instrumentales miroitantes dans une version fluide et résolue de l'œuvre. En affinant sa gestuelle d'une élégance particulière, le chef concentre son attention sur les voix par un savant dosage de nuances et de malléabilité des tempi. Le drame respire. Les solistes soutenus s'appuient sur cette ligne dense et profonde et exprime le texte avec ferveur. Chœurs généreux et enthousiastes compris.

Sauvetage des migrants par le *casting* vocal

En effet, c'est grâce à la distribution chatoyante de voix fraîches, résistantes et pulpeuses pour ce type de répertoire, que le public a pu être rassuré et comblé. C'est également par le choix de timbres marquants, idéales pour chaque rôle, et de projections vocales similaires compatibles, que les artistes lyriques se sont surpassés dans une homogénéité soyeuse. Un bonheur.

Pour son premier défi chez Wagner **Alexandre Duhamel** incarne Le Hollandais avec une humanité rare. Il crée une figure authentique et inspirante dans son errance de damnation éternelle. Fait pour ce personnage romanesque tourmenté, son chant dévoile l'invisible et dévaste la scène. Encapuchonné, il erre perdu dans un long ciré noir dégoulinant qui alourdi sa silhouette. Lorsqu'il découvre son visage, il prend racine et cristallise tout l'espace en quatre notes : « *Der frist ist um* ». La somptueuse évocation mélancolique qui précède dure douze minutes. Long, mais l'artiste se révèle et nous enveloppe de son timbre clair-obscur, percutant et liquide. Il donne à sa ligne de chant les inflexions abyssales des grands fonds, et flatte les mots de caresses moelleuses tel un bain de plumes. Son émission vocale flexible, sans heurts, rend le texte allemand parfaitement compréhensible. Poignant dans sa vigueur et sa virilité vocale, il affiche son intention dramatique et assume ce rôle comme s'il l'avait toujours chanté. Ce sera un Amfortas unique !

A ses côtés, l'ardente soprano finlandaise **Silja Aalto** aux accents colorés prometteurs de jeune dramatique (une future Kundry) fait des merveilles. Elle a à sa disposition le physique, et l'envergure vocale au-delà du rôle. Elle complète sa prestation par une profusion d'intonations qu'elle grave dans les modulations de son incarnation. Tantôt tendre, tantôt altière, elle se raconte et transcende par des suraigus de

diamant impérieux la lame orchestrale fabuleuse rythmée de sursauts et d'abandons. Le duo d'amour entre ces deux artistes en osmose, l'un socle de l'autre, laissera l'autre exposer la tension mélodique d'une ligne vocale passagère pour mieux réapparaître. C'est à mon sens le vrai moment de grâce de cette soirée.

Dans un autre registre, c'est avec morgue et panache que la basse **Grigori Shkarupa** en Daland projette un timbre vigoureux, robuste et mordant pour révéler ses volontés insidieuses. On lui concède d'ailleurs quelques attaques un peu agressives, voire basses d'émission. Le rôle souvent ingrat d'Erik, l'amoureux éconduit, a trouvé ici aux vues de son engagement vocal et dramatique superbe, la voix exaltante du jeune anglais **Robert Lewis**, d'une expressivité de tout premier ordre. La mezzo française **Héloïse Mas** n'est pas en reste avec l'exploitation fiable et chaleureuse de son timbre ambré. Tenant sa partie avec conviction, elle campe une Mairie vigilante adéquate. Le seul bémol à ce plateau homogène reste le pilote de Daland, **Julian Hubbard**. Malgré un cabotinage scénique habile qui le remet sur les rails, ce n'est pas son soir, ou le bon répertoire.



Richard Wagner

Là où Richard Wagner élève le chant au pinacle de l'extase dans un marasme sonore d'éternité, quelle peut-être la place accordée à un message politico-social ? En quête d'un public de connaisseurs, c'est dans cette optique renouvelée que le **Théâtre des Arts** défend son *agora*. Précurseur du culte wagnérien, il produit ses opéras en français depuis 1891, brave la censure d'après-guerre, et réhabilite les livrets allemands au rythme d'une production par saison jusqu'en 1998. Cette institution normande devient alors le vestibule poétique de ses pairs, et mérite ce soir, son titre honorifique de Bayreuth... sur scène.

CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts, le 27 janvier 2026.

WAGNER : Le Vaisseau Fantôme. A. Duhamel, G. Shkarupa, S. Aalto... Marie-Eve SIGNEYROLE / Ben GLASSBERG. Crédit photo (c) Caroline Dautre

CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts, le 30 janvier 2024. POULENC : Dialogues des carmélites. E. Gazeille, L. Richardot, E. Joneau... Tiphaine Raffier / Ben Glassberg

L'Opéra de Rouen Normandie met à son affiche le chef d'œuvre de Francis Poulenc dans le cadre de sa saison 2024-2025, du 28 janvier au 4 février 2025, en coproduction avec l'Opéra national de Lorraine. Amateurs de belles histoires, passionnés d'intrigues amoureuses, de drames convenus ou de tragédie prévisible, passez votre chemin : Francis

Poulenc nous conduit au plus près du destin de chacun d'entre nous, et comment l'assumer... Francis Poulenc (1899-1963) s'est emparé de cette œuvre, créée en 1957 à La Scala de Milan, qui reprend le récit de l'arrestation, la condamnation à mort et l'exécution, en 1794, des Carmélites de Compiègne, béatifiées par l'Église en 1906 et récemment canonisées (en 2024). Récit de ce drame à travers le parcours d'une jeune aristocrate, Blanche de la Force, depuis sa décision d'entrer chez les Carmélites jusqu'à sa mort et celle des Sœurs. Le compositeur de cet ouvrage, sans autre exemple dans la production lyrique, a tissé une musique puissante, tendue de bout en bout, qui sublime littéralement le texte de la pièce de théâtre de l'écrivain Georges Bernanos (1888-1948), elle-même inspirée d'une nouvelle de Gertrude von Le Fort (1876-1971). Une musique que le compositeur a souhaité, par sa dédicace, placer explicitement sous l'autorité esthétique de Debussy, Monteverdi, Verdi et Moussorgski.

Nous pouvons l'affirmer, la grande réussite de cette soirée – outre la grande forme de l'**Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie** et de son chef **Ben Glassberg** -, est la très belle mise en scène de **Tiphaine Raffier**. Le défi était d'importance pour cette jeune metteuse en scène dont c'était la première mise en scène de l'ouvrage, tous ayant en mémoire la mise en scène d'Olivier Py, référence s'il en est, de cette œuvre. Tiphaine Raffier (assistée pour la dramaturgie par **Eddy Garaudel**) a dépouillé l'ouvrage de toute référence explicite à la période révolutionnaire, à ses cocardes tricolores (mais des textes de discours, de lois, de cette époque troublée

balisent visuellement la représentation), à son décorum fin XVIIIème siècle, et même à son contexte ecclésiastique, le tout réduit au minimum ; pari risqué, mais pari pleinement réussi : la dimension métaphysique de ce drame en sort renforcée, son interrogation philosophique acquiert une plus grande lisibilité, et ce qui est sans doute le plus important, et peut-être inattendu, le drame y gagne en émotion, tout au long de l'ouvrage, avec quelques intenses sommets, notamment lors de l'agonie de la Prieure, Madame de Croissy, magistralement incarnée par la mezzo-soprano **Lucile Richardot**. Si la fureur révolutionnaire est palpable dès la première scène de l'ouvrage, ce qui s'impose, c'est ce qui se résume dans l'expression choisie par la metteuse en scène dans sa note d'intention: apprendre à mourir...

Cette réussite doit aussi à l'équipe artistique : Scénographie (**Hélène Jourdan**), Costumes (**Caroline Tavernier**), Lumières (**Kelig Le Bars**) et Vidéo (**Nicolas Morgan**). Elle est aussi due, d'évidence, à un plateau de solistes dont la qualité première est l'homogénéité, à de rares exceptions près. Côté femmes, outre l'exceptionnelle Lucile Richardot, il convient de noter les très belles interventions tant scéniques que vocales de la jeune soprano **Emy Gazeilles** dans Sœur Constance, émouvante et parfois drôle dans sa candeur et sa simplicité, confidente privilégiée de Blanche, de la mezzo-soprano **Eugénie Joneau** dans Mère Marie et la soprano **Aurélia Legay** dans Mère Jeanne, toutes remarquables dans cette rude partition, d'une âpre modernité. **Axelle Fanyo** en Madame Lidoine, si elle est une solide chanteuse lyrique, délivre néanmoins un chant qui incline naturellement un peu trop vers un style belcantiste. La soprano **Hélène Carpentier** réussit sa prise de rôle de Blanche de la Force, le personnage central du drame : son chant est parfois vibré à l'excès et comporte des aigus un peu durs ; mais cela ne nous empêche pas d'être séduit par sa présence scénique, d'une grande réussite. Elle parvient à

donner vie à Blanche, à son parcours de vie, ses doutes et sa peur, et à son parcours funeste.

Du côté des hommes, s'ils sont moins nombreux, leur présence dramaturgique n'en est pas moins essentielle ; de grande qualité vocale, le baryton-basse **Jean-Fernand Setti** dans le Marquis de la Force, père de l'héroïne, désarmé face à l'attitude de sa fille quand elle lui annonce sa décision d'entrer au Carmel. Le Chevalier de la Force est assumé vaillamment par le jeune ténor **Julien Henric**, tandis que **François Rougier** campe l'Aumônier du Carmel, prêtre tout à la fois paternel et terrorisé. A noter la belle présence du ténor **Matthieu Justine** dans le rôle du Premier commissaire, dont la voix a parfois du mal à s'imposer, notamment pendant les *fortissimi* de l'orchestre. Enfin, l'**Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie**, sous la baguette inspirée de **Ben Glassberg**, restitue puissamment la partition de Poulenc.



CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts, le 30 janvier 2024.
POULENC : Dialogues des carmélites. E. Gazeille, L. Richardot, E. Joneau... Tiphaine Raffier / Ben Glassberg. Toutes les photos © Caroline Doutre

VIDEO : Trailer de « *Dialogues des carmélites* » de Poulenc selon Tiphaine Raffier à l'Opéra Rouen Normandie